REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE

rfpsy@spp.asso.fr / 01 43 29 26 20

21 rue Daviel 75013 PARIS

Arguments des numéros à venir

La Revue française de psychanalyse publie cinq numéros par an. Le premier numéro fait l’objet d’un colloque chaque début d’année.

Le numéro Deauville : il s’appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque

fermé) disponibles sur demande par mail (rfpsy@spp.asso.fr).

Le numéro CPLF : seules les personnes ayant assisté au congrès peuvent proposer un texte pour publication (calibrage spécifique : 15 000 s. max.).

**Argument RFP n° 1/2019**

Date de remise des textes :1er septembre 2018

Calibrage : 30.000 signes

**Regard**

*Ô excellence de l’œil par-dessus toutes les*

*Autres choses que Dieu a créées !*

*Léonard de Vinci.*

*Ils se sont regardés dans un vieux miroir brisé,*

*Depuis, la brisure est restée dans l’œil »*

*Michalis Ganas*

En se détournant du contact visuel et tactile direct avec l’analysant en séance, en cherchant à éviter l’influence des expressions de son visage sur le patient ou encore la fatigue des longues heures en face-à-face, Freud affirmait la psychanalyse en tant que cure de parole.

Ce retrait du voir, marque symboliquement l’abandon de l’hypnose, l’éloignement du corps-à-corps soignant et l’ouverture du champ du regard « psychanalytique » vers le dedans. En différenciant le visible et l’invisible, il révèle du même coup en négatif non seulement la pulsion scopique, le désir et l’interdit de voir mais le vaste champ du regard, tant interrogé depuis toujours par les philosophes.

Au fil des recherches freudiennes et postfreudiennes, le regard apparaît à la fois comme constituant du sujet, impliqué dans les aléas de son devenir, source et objet de la pulsion, actif et passif, objet et sujet, identifié parfois à l’âme elle-même, puis, comme outil de l’exploration de la psyché et du monde ou inversement voie d’entrée de celui-ci. Enfin, last but not least, il se présente comme une forme de langage fondamental pour toucher, séduire, aimer ou tuer, comprendre ou fuir, il est autant imprégné d’animalité que de culture.

Les innovations technologiques dès le 19e siècle, du microscope au télescope, de la photographie au rayon X, à l’endoscopie, à l’échographie, aux instruments de plus en plus perfectionnés, exaltent son pouvoir de pénétration à (ou de) l’infini, faisant simultanément courir à la vision le danger d’être réduite au scopique.

Malgré toutes les prothèses technologiques, les yeux, organe de la vision, peuvent défaillir dans leur fonction jusqu’à la cécité quand le regard se trouve troublé par sa concaténation à la jouissance du fantasme hystérique, « insuffisamment » refoulé selon Freud (1910). Dans le « trouble psychogène de la vision » le symptôme de conversion ne « perd (pas) de vue » l’interdit et la punition d’Œdipe, toujours à l’horizon. Comme dans le rêve parricide « on est prié de fermer un œil/les yeux ».

À l’instar des paupières qui s’ouvrent et se ferment, le voilement et dévoilement du regard ne tente-t-il pas de repousser l’attraction et la terreur du manque tout en alimentant leur intensité ? Le voile, lieu et objet du déplacement de l’objet d’excitation et du manque, signifie, voire provoque plus que tout autre la perte de l’innocence du regard.

Montrer/se montrer, voir/s’exhiber donnent forme stable à la clôture du clivage du moi dans les organisations perverses mais on en reconnait de nombreuses manifestations précoces dans la vie sexuelle infantile. Au décours du déclin du complexe d’Œdipe le regard des autres fait surgir l’affect de honte, héritier du narcissisme, intriqué alors aux exigences surmoïques naissantes.

« Se montrer » est un moyen de séduction dont la modernité médiatique a développé tous les atours jusqu’à l’excès comme inversement le besoin de voir constamment jusqu’à épuisement, jusqu’à la perte de sens telles les tournures addictives que les écrans modernes fournissent abondamment au perceptif. Regarder pour « se vider la tête », jusqu’au « médusage » n’est-ce pas l’effet de l’infiltration de thanatos dans l’expression de la pulsion de vie ? Un effet de la désintrication pulsionnelle ? La perte du regard n’est-elle pas un analogon de la perte de l’objet entraînant la mort psychique comme l’œil du pigeon décrit par Patrick Süskind : « L’œil …comme l’objectif d’une caméra qui avale toute lumière extérieure et ne laisse passer aucun rayon en provenance de son intérieur. Il n’y avait pas d’éclat, pas de lueur dans cet œil, pas la moindre étincelle de vie. C’était un œil sans regard. Et il fixait Jonathan ». Les figurations du retour du traumatique sous la forme d’une terreur persécutrice désorganisent le sujet. Ne s’agit-il pas, là, du retour inversé, en négatif, du regard en tant qu’organisateur psychique qui reflète, qui reconnaît ? Pouvons-nous regarder sans avoir été regardés ? Mais comment le sommes-nous ? Quelle est la « fabrique du regard » ? Avant même les mots… Et qu’est-ce qui se transfère dans les plis et replis du cadre analytique (au sens du cadre interne) dès les premiers ‘coups d’œil’ quand la porte du cabinet d’un analyste est franchie et tout au long de ces rencontres au fil du temps et des séances ? Comment les percepts liés à l’analyste en personne et son cadre entrent-ils « dans l’œil » et infiltrent-ils le regard sur soi jusqu’aux productions oniriques de la nuit ?

Pour Lacan, son fameux « stade du miroir » repris à Wallon, s’articule autour du problème de l’identification. L’article des « Écrits » (1949), qui en relate la conception, porte une manière d’atmosphère d’extase et d’illumination qui souligne l’aspect de vérité révélée que prend pour l’enfant la reconnaissance de son image dans le miroir.

Le regard habité, porté par la pensée désirante, consciente et inconsciente, regard messager et réceptif est aux origines de l’identité et de l’altérité. Dans les scènes de terreur il figure l’émergence par clivage du surmoi archaïque, des incorporats des traces du désinvestissement mortifiant, des traces d’un autre familier/inquiétant. « Ça me regarde » disait encore Lacan, « c’est parce que ça me regarde qu’il m’attire si paradoxalement ».

Cette primauté donnée à l’attraction du regard est attestée par l’observation du nourrisson. Les yeux du nouveau-né font l’objet d’un investissement immédiat. Leur ouverture au monde extra-utérin, leur mouvement, attirent d’emblée le regard de la mère qui prolonge ainsi le contact du corps -à- corps, du peau-à-peau. De façon symétrique, tels la bouche qui cherche à téter, les yeux du bébé, attirés naturellement par la lumière, cherchent « l’éclat des yeux » de la mère qu’il perçoit dès le deuxième mois. L’éprouvé progressif du plaisir de téter dans l’oralité s’étend au plaisir du contact des regards.  Dans *l’envisagement mutuel*, dans cet œil à œil intense, le regard commence à intégrer le mouvement buccal par l’emprise rythmée de la tétée. Cette interpénétration vécue sur plusieurs registres à la fois et articulés par une intermodalité, semble décisive dans l’organisation de l’espace interne et la formation de la troisième dimension de l’image du corps. Le contact du dos articulé au regard formerait le fond de cet espace, la surface d’impression, l’écran des rêves, la toile de fond de la vie psychique selon Geneviève Haag.

Le regard, protagoniste indéniable sur la scène du visage, finit par en être la métaphore puis le représentant du moi voire du corps tout entier : le regard rieur, qui embrasse, qui oppresse, qui parle, qui pénètre, qui efface, qui enveloppe…

Mais qu’en est-il des modalités et des chances d’organisation d’un corps rassemblé psychiquement, « senti » et libidinal, quelles chances aussi pour la réflexivité psychique quand le regard maternel, ce miroir vivant selon Winnicott, s’apparente à un « Still face » ou quand inversement le bébé porteur de handicap suscite la déception et le détournement du regard blessé de la mère, des parents ? Quand Écho n’est qu’une écholalie, une répétition mortifère plutôt qu’un reflet transformateur et vivifiant, Narcisse n’est-il pas voué à l’impasse d’un double mortifère ?

Les recherches sur les enfants souffrant d’autisme montrent, que quand le travail thérapeutique évolue favorablement, l’évitement persistant du regard laisse place à une recherche intense du regard de l’autre pour s’y coller et s’y engouffrer provoquant l’effet « Cyclope » décrit par Geneviève Haag. Le maintien du contact visuel n’est-il pas recherché activement par les patients hantés par des angoisses de chute dans le vide, dans des gouffres sans fond, et révélateur d’indications d’un travail analytique en face-à- face permettant souvent une progressive « domestication » de ces terreurs sidérantes pour le travail psychique ? Le jeune Nathanaël dans l’Homme de Sable d’Hoffmann étudié par Freud n’était-il pas hanté par les rencontres répétitives avec le regard menaçant de l’oculiste puis par le mouvement mécanique, non humain, des yeux de la femme/poupée Olympia avant de se précipiter dans le vide ?

La construction du psychisme est permanente et tout regard d’autrui nous permet de modeler notre identité, en nous regardant « comme un autre », selon la formule de Ricœur. Ainsi, l’autre est toujours présent, soit comme modèle intériorisé, soit comme modèle patent. L’adolescence est paradigmatique à cet égard. Les remaniements corporels et psychiques suscitent le besoin impérieux d’étayage sur le regard externe de l’autre semblable, double imaginaire au service de la construction de l’autoreprésentation interne et rempart contre la honte de l’irruption soudaine de l’infantile et de la resexualisation. Quand la dépendance est profonde le double peut néanmoins se transformer en persécuteur angoissant à la moindre perte d’étayage. « Qu’est-ce qu’elle a ma gueule ? » menace le psychopathe envahi par l’angoisse intraitable au dedans dès que le regard de l’autre apparaît insistant ou désapprobateur.

Inversement, dans le champ de la création picturale, le peintre donne corps au regard qu’il fait surgir comme une présence sur sa toile. « L’art ne reproduit pas ce qui est visible. Il rend visible » dit Paul Klee, profession de foi qui peut s’appliquer à la peinture, mais aussi à la sculpture, à la photographie, au cinéma, au théâtre dès lors qu’ils s’affranchissent de la naïve ambition de reproduire le réel. Rendre visible soutient qu’il y a un invisible, un « perdu de vue ». C’est l’idée que toute vision porte sa perte et qu’il faut dans l’art, non pas observer, apprendre à voir, mais au contraire désapprendre à voir, pour que comme dans le rêve, l’invisible, le caché se révèle. Dans un article intitulé « Le regard de l’escargot », à propos d’une annonciation de Francesco del Cossa, peinte vers 1470-72, Daniel Arasse montre que la présence énigmatique d’un escargot placé à l’orée du tableau « fait affleurer visuellement la présence invisible de ce qui échappe à toute mesure », « l’invisible dans la vision ». Autrement dit, le peintre fait de l’escargot, la figure d’un regard aveugle.

Mais l’accent porté sur le détail, comme dans cet exemple ne témoigne-t-il pas d’une perte que même la trace mnésique ignore ou cache ? N’est-ce pas là le lieu du retour du refoulé ? « Les détails ne renvoient pas à l’objet total, ils trahissent l’identité secrète » (Pontalis,1988). Le détail qui révèle, dans le récit du rêve ou dans le jeu de la séance, rejoint le détail du tableau, la manière toute particulière du peintre de rendre la courbure d’un doigt ou d’une oreille, ou d’un ...regard.

Notre monde est envahi par les images et le phénomène internet en facilite, (en impose) l’accès. Narcisse, évoqué plus haut y fait-il son lit ? Notre monde intérieur en est-il délaissé ? Y-a-t-il un potentiel traumatique de l’image qui nous pousserait à l’éternité de la surface des choses, par peur du débordement ? Les excitations permanentes dues au martellement des images dépasseraient nos capacités d’élaboration et auraient une action destructrice sur la psyché des plus vulnérables. Transparence des regards, obligation à l’exhibition, porteraient un coup à notre besoin d’intimité et de pudeur, nous contraignant au dévoilement brutal de ce que nous tentons jalousement de garder dans le secret de nos cœurs : le sel de notre originalité et de notre liberté.

Nul doute que ce numéro de notre revue sur le regard en complexifiera nombre d’aspects en contestant ou élargissant nos conceptions et en révélant adroitement ce que le secret de nos mots a d’invisible.

Klio Bournova Jean-François Gouin

44 Quai Docteur Gailleton 80 Quai Jacques Bourgoin

69002 LYON 91100 CORBEIL-ESSONNES

[k.bournova@gmail.com](mailto:k.bournova@gmail.com) [jean-francois.gouin@wanadoo.fr](mailto:jean-francois.gouin@wanadoo.fr)

RÉFÉRENCES  :

Arasse D., Le regard de l’escargot, *On n’y voit rien,* Paris Folio. Essais. Denoël, 2003, p.55.

Freud S., (1900) (1967) *L’interprétation des rêves* trad. I. Meyerson rév. par D. Berger, Paris, PUF, p.274

Freud S., (1910) (1993) *Le trouble de vision psychogène dans la conception psychanalytique* trad. P. Cotet,Œuvres Complètes : psychanalyse, vol 10 (pp. 179-186) Paris, PUF

Ganas M., *Poèmes 1978-2012*, Éd. Mélani 2013, Athènes, p.85

Haag G., *De quelques fonctions précoces du regard à travers l’observation directe et la clinique des états* *archaïques du psychisme* in Enfances et Psy 2008/4 ERES. p.14-22

Klee P., *Journal.* Grasset. 1959. p.178.

Lacan J., *Écrits* Paris, Le Seuil, 1971, p.93

Lacan J, *Le séminaire,* Livre X, *L’angoisse*, Paris, Seuil 2004, p.292-293

Pontalis B., Perdre de vue, *Perdre de vue,* Paris Folio. Essais. Gallimard, 1988, p.384.

Ricoeur P. *Soi-même comme un autre,* Paris Seuil 1990.

Süskind P., *Le Pigeon*, Librairie Arthème Fayard, 1987, Le livre de Poche, p.14

Winnicott D.W., (1967) *Le rôle du miroir de la mère et de la famille dans le développement de l’enfant,* trad. In NRP n°10, 1974, p.79-86

**Argument RFP n° 2/2019**

Date de remise des textes :1er novembre 2018

Calibrage : 30.000 signes

Identités

Vingt ans après, la *Revue Française de Psychanalyse* consacre un nouveau numéro au thème *Identité(s)*. Entre temps, et plus particulièrement ces dernières années, cette problématique s’est invitée, parfois avec violence, dans les débats publics, qu’il s’agisse d’identité culturelle, sexuelle, nationale, communautaire ou familiale.

Nous retiendrons en effet de ce numéro de 1999 de la *Revue Française de Psychanalyse*, qu’il était déjà rappelé à quel point cette notion « d’identité » était peu « freudienne » et ne s’était imposée, après Freud, que sous les effets conjugués de l’extension de la psychanalyse aux pathologies non névrotiques (avec Winnicott et la notion d’ « être ») et de la *psychologisation* de la psychanalyse outre-Atlantique (avec Erickson, Lichtenstein et Kohut notamment). Cette transmutation fut perçue en France comme une altération à laquelle il était reproché d’évacuer l’inconscient (les identifications inconscientes en particulier), le conflit et l’après-coup au profit d’une conception développementale (Oppenheimer, 2002).

Cette ouverture du champ de la psychanalyse vers les patients états limites et narcissiques, pour lesquels l’enjeu se situe au niveau de leur identité, a pu conduire à une remise en question de l’identité de la psychanalyse  et modifier la perception que les analystes avaient d’eux-mêmes (Pontalis, 1979), alors que s’imposait progressivement la prise en compte concomitante du contre-transfert dans le processus analytique : l’analyste n’était plus seulement « ce mélange d’archéologue et de détective, cet observateur un peu distant qui se bornait à déchiffrer un matériel » (Pontalis, ibid), mais lui-même toujours en analyse sur le terrain de sa pratique. Enfin l’extension du champ de la clinique vers ces pathologies non-névrotiques a ouvert le débat sur la place de la psychothérapie et la formation des psychanalystes à des pratiques autres que la cure type (Israël, 1999).

Malaise dans l’identité donc, autour d’une notion qui reste difficile à circonscrire, sinon par sa complexité. En effet, si l’identité est couramment comprise, pour chacun, comme le sentiment de son unicité, de sa continuité, de sa permanence, elle ne semble jamais définitivement stable, mais en évolution constante. Elle se construirait par identification à partir des imagos introjectées (Kestemberg, 1979) mais relève de la conscience de soi. L’identité, c’est aussi une histoire où le « Qui suis-je ? » côtoie au plus près le « De qui et de quoi suis-je fait » (M-.L. Roux, 1999 ; A. De Mijolla, 1999) ; mais si l’identité se construit à partir des premières identifications aux figures parentales, elle est aussi le fruit d’un travail de désidentification qui conduit le jeune enfant à s’en éloigner, notamment en s’imaginant une autre filiation, faisant du roman familial le fantasme originaire de l’identité (Denis, 1999).

La notion d’identité est aussi à un carrefour entre le psychologique et le social. Au regard de la métapsychologie, l’identité peut se comprendre comme une forme d’équilibre qui succèderait à la résolution d’une double confrontation : d’une part entre l’Idéal du moi, émanation du narcissisme, et le surmoi qui se réfère aux relations objectales et à la sexualité ; d’autre part entre ce premier équilibre et l’Idéal du moi collectif (Kestemberg, 1979).

Le corps en constitue la troisième dimension, illustrée par la question de l’identité sexuelle qui a fait régulièrement débat, brouillant à nouveau les cartes. Si Stoller distinguait le sexe défini par l’anatomie et le genre qui résulte du développement psychique, pour Colette Chiland (1999) l’identité sexuelle se décline selon trois niveaux, biologique, psychologique et social qui ne coïncident pas forcement !

Si Freud ne semble pas s’être intéressé directement à cette question, c’est qu’il considérait l’identité comme une notion « psychologique », la métapsychologie se situant sur un autre plan.

On retrouvera cependant sous sa plume la notion de « personnalité » qui peut s’en rapprocher (Freud, 1933). Mais il va surtout aborder cette question à partir des expériences de vacillement de l’identité : fausses reconnaissances, sensation de déjà-vu, dépersonnalisation, phénomènes qu’il appréhende comme des mécanismes de défense visant à nier, à éloigner quelque chose du moi (Freud, 1919, 1936). C’est également le vacillement identitaire qui a particulièrement intéressé Michel de M’Uzan (De M’Uzan, 2005).

Aujourd’hui certains discours laissent entendre qu’une partie essentielle du danger vient de l’extérieur : n’est-ce pas un effet d’un émiettement de l’identité sur le plan social ? « Ainsi, lorsque la société́ passe d'une structure hiérarchique stable à une structure réticulaire mobile, les identités vacillent, renvoyant à chaque individu le soin de construire la cohérence et la stabilité́ qu'elle ne lui assure plus”, écrit Vincent de Gaulejac (Gaulejac, 2002).

En réaction, pour cet auteur comme pour Vincent Descombes (Descombes, 2013), c’est à présent la recherche de la singularité qui dominerait dans la question de l’identité ; recherche qui privilégierait la représentation de soi et donc, paradoxalement, le conformisme culturel (par aliénation à l’image que l’on veut donner de soi-même) tout en prétendant le rejeter.

Le vacillement de l’identité ne conduit-il pas à une maladie de l’idéalité ? La dépression n’est-elle pas le signe de cette souffrance identitaire quand le sujet ne parvient pas à négocier avec son Idéal, privé ou social ? Addictions, mythomanie, fanatisme ne sont-ils pas des tentatives de réparation d’une unité du moi perdue ?

Cette crise de l’identité ne devrait pas épargner les psychanalystes dans une société où la psychanalyse est une référence reconnue, plébiscitée, médiatisée mais aussi constamment attaquée voire calomniée. L’idéal collectif est aujourd’hui à l’action, au quantifiable, aux signes extérieurs de richesse, mais aussi, pour faire bonne mesure, à la réparation : ne sont-ce pas autant de contradictions avec ce qui constitue l’identité et l’essence de la psychanalyse ? Comment ces problèmes de société s’invitent-ils dans le cabinet du psychanalyste et dans la clinique actuelle ? Le patient « névrosé » à partir duquel la psychanalyse s’est construite et à la rencontre duquel nous sommes préparés par notre formation n’est-il pas devenu un mythe ? La pratique analytique doit-elle s’adapter aux changements du monde ?

Au sein de la psychanalyse française, cette question, liée à celle de l’identité, a fait l’objet de divergences marquées. On pourra distinguer la position radicale de Lacan et de son école d’une part, pour qui la cure n’a pas pour fin de combler la béance au sein du sujet, mais de la manifester, et celle de psychanalystes qui pensent que l’analyse doit accompagner et soutenir le patient vers « une appropriation subjective » de sa vie psychique au travers de son histoire (Cahn, 2002, p. 1665). Ainsi, si dans le cours de la cure, une remise au cause des identités acquises peut être attendue, voire recherchée, en tout cas utilisée, en particulier dans les cures de patients non névrosés, son but n’en restera pas moins de permettre aux patients (et en particulier à ceux qui sont le plus perturbés) de retrouver une certaine unité intérieure, une meilleure subjectivation. Tout l’enjeu des traitements avec eux sera donc de leur fournir dans un premier temps l’*appui* nécessaire, mais en introduisant l’*écart* utile au travail de différenciation, pour favoriser la *reprise* qui seule signera l’appropriation subjective (Roussillon, 2007, p. 471). N’est-ce pas le reproche principal qui a pu être fait à Kohut en son temps ? Si à une première époque il a pu envisager la restauration du self comme préalable au travail analytique (Kohut, 1971), il a par la suite fini par rejeter toute théorie des pulsions (Kohut, 1984).

Mais ne devons-nous pas soutenir cette contradiction féconde, plutôt que de pencher dans un sens ou dans l’autre, car elle est au cœur même de la découverte freudienne: la mise au jour de la conflictualité psychique par delà la prétention du moi à l’unité, dont la psychopathologie signe la faillite, tout en maintenant la visée de la cure comme subjectivation (le “Wo Es war soll Ich werden”), et non la résignation lacanienne au “désêtre”?

Il est donc urgent que nous puissions prendre pleinement conscience de ces ébranlements identitaires qui nous affectent, si l’on pense aux effets de repli défensifs qu’ils ne manquent pas de produire, et qui nous menacent en effet, dans ce qui pourrait être un raidissement sur nos certitudes, et une fermeture à notre nécessaire et vital renouvellement.

Michel Picco

2 avenue des Belges

13100 Aix-en-Provence

michel.picco0372@free.fr

Benoît Servant

53 Bd Henri Sellier

92150 Suresnes

benoit.y.servant@wanadoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

Cahn R., article *Sujet*, in *Dictionnaire International de Psychanalyse*, sous la dir. d’A. de Mijolla, Paris, Calman Lévy, 2002.

Chiland C. - L’identité sexuée, *Revue Française de Psychanalyse*, t. LXIII, n°4, pp. 1251-1263, 1999.

- Problèmes posés aux psychanalystes par les transexuels, *Revue Française de Psychanalyse*, 2005/2, Paris, Puf, 2005.

Denis P. Soi-même pour un autre, identité relative et identité absolue, *Revue Française de Psychanalyse*, t. LXIII, n°4, pp. 1099-1108, 1999.

De Mijolla A., Histoire et préhistoire psychique. L’ « intergénérationnel » et ses fragments d’identité, *Revue Française de Psychanalyse*, 1999, Tome LXIII, Identités, Paris, PUF, 1999.

De M’Uzan M. , *Aux confins de l’identité*, Paris , Gallimard nrf, Connaissance de l’inconscient, 2005.

Descombes V., 2013, *Les embarras de l’identité*, Paris, Gallimard.

Freud S. (1919 *h*), L’inquiétante étrangeté, *L’inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. fr. A. Bourguignon, Paris, Gallimard, 1985 ; *GW,* XII.

Freud S. (1933a [1932]) 31e leçon : la décomposition de la personnalité psychique, *Nouvelles conférences d’introduction à la psychanalyse*, trad. fr. M. R. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984 ; *OCF*, XIX, 1995 ; *GW*, XV.

Freud S. (1936 *a*), Lettre à Romain Rolland (un trouble du souvenir sur l’Acropole), *Résultats, Idées, Problèmes*,II, trad. fr. M. Robert, Paris, PUF, 1985 ; *OCF.P*, XIX, 1995 ; *GW*, XVI.

Gaulejac,V., Identité, in *Vocabulaire de Psychosociologie*, sous la direction de Barus-Michel J.,Enriquez E.,Levy A., Paris, Erès, 2002.

Israël P., L’identité brouillée du psychanalyste, *Revue Française de Psychanalyse*, t. LXIII, n°4, pp. 1265-1280, 1999.

Kestemberg E., Impact de la formation sur l’identité du psychanalyste, in E. D. Joseph et D. Widlöcher (dir.), *L’identité du psychanalyste*, Paris, PUF, 294 p., pp. 247- 263, 1979.

Kohut H., - The analysis of the self, New York, International Universities Press ; trad. fr. par M. André Lussier, *Le Soi*, Paris, PUF, le fil rouge, 1974, 374 p., 1971.

- How does analysis cure ?, The University of Chicago Press ; trad. fr. par C. Monod, *Analyse et guérison*, Paris, Puf, Le fil rouge, 1991, 361 p., 1984.

Oppenheimer A. , article *Identité*, in *Dictionnaire International de Psychanalyse*, sous la dir. d’A. de Mijolla, Paris, Calman Lévy, 2002.

Pontalis J.-B , Conclusions, in E. D. Joseph et D. Widlöcher (dir.), *L’identité du psychanalyste*, Paris, PUF, 294 p., pp. 285-294, 1979.

*Revue Française de Psychanalyse*, 1999, Tome LXIII, Identités, Paris, PUF.

Roussillon R., *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, P.U.F, 2001.

Roux M.-L., Des sans papier, *Revue Française de Psychanalyse*, t. LXIII, n°4, pp. 1127-1133, 1999.

ANNEE 2019

• REGARD n° 2019-1

Envoi des textes : 1/09/2018 – Parution : Mars 2019

Argument disponible à partir du 1er septembre 2017

• IDENTITES n° 2019-2

Envoi des textes : 1/11/2018 – Parution : Mai 2019

Argument disponible à partir du 1er novembre 2017

• THEME A VENIR – numéro Deauville n° 2019-3

Envoi des textes : 1/01/2019 – Parution : Juillet 2019

Argument disponible à partir du 1er janvier 2018

Ce numéro s’appuie les interventions du colloque de Deauville (colloque

fermé) disponibles sur demande par mail (rfpsy@spp.asso.fr).

• INFINI ET ILLIMITE n° 2019-4

Envoi des textes : 1/04/2019 – Parution : Septembre 2019

Argument disponible à partir du 1er avril 2018

• LA BISEXUALITE n° 2019-5

Envoi des textes : 1/07/2019 – Parution : Décembre 2019

Calibrage : 15 000 signes max.

Seuls les inscrits au Congrès peuvent proposer un texte

ANNEE 2020

• LA PRECOCITE n° 2020-1

Envoi des textes : 1/09/2019 – Parution : Mars 2020

Argument disponible à partir du 1er septembre 2018

• DEUX n° 2020-1

Envoi des textes : 1/11/2019 – Parution : Mai 2020

Argument disponible à partir du 1er novembre 2018